

UN CRITIQUE A L'ÉCOLE

Dans la *Revue Canadienne* du mois de juillet dernier, un M. J. O. Fontaine consacre douze pages à *François de Bienville* et au *Chevalier de Mornac*. Bien qu'il ne soit guère d'usage que l'écrivain réponde au critique, l'auteur doit cependant protester quelquefois en faveur de son œuvre, lorsqu'il la voit malhonnêtement interprétée, lorsqu'il constate chez son juge autant de mauvaise foi que d'incompétence. Alors, le travailleur doit mettre le public en garde contre des jugements dictés par l'impudence, et rendus avec une malveillance évidente. Au reste, il est temps que le public fasse connaissance avec les capacités littéraires de M. Fontaine, et qu'il décide, en dernière instance, si ce nouvel Aristarque a bien les qualités requises pour éclairer la foule sur le plus ou moins de mérite des ouvrages que nous lui offrons.

La première qualité, la grande vertu du critique, c'est la bonne foi. Or, M. J. O. Fontaine en manque au point, non-seulement de donner à certaines de ses phrases une interprétation contraire au sens qu'elles offrent naturellement à l'esprit, mais encore au point de falsifier les mots mêmes, afin d'avoir matière à critiquer. Ainsi, d'abord, il me fait faire la leçon à Mgr. de Laval qui dut défendre aux femmes de son temps de venir à l'église les épaules et les bras nus, quand il est évident que celui qui veut lire sans arrière-pensée, la phrase dont le sens est ainsi dénaturé, que je ne saurais avoir une aussi absurde prétention. Allant plus loin encore, il me rend personnellement responsable d'une sortie, d'une gascognade du chevalier de Mornac à propos du mariage, et il en profite pour me lancer une diatribe des plus déplacées. Voici ce que je fais dire par Mornac à sa cousine : "En ma qualité de garçon, de militaire et de mauvais sujet (j'avoue, ajoute Mornac, ce défaut en toute sincérité de cœur), j'ai pu remarquer, moi, que le nombre des mariages malheureux est effrayant pour ceux qui songent à s'aventurer dans ce périlleux état, etc., etc., etc." Et, bien que Mlle de Richemont ajoute, comme correctif, quelques lignes plus loin : "Parlez pour vous seul, je vous en prie," ce bon M. Fontaine se voile la face à l'instar de Tartuffe en s'écriant d'un air bêt : "Dieu ! monsieur l'auteur, parlez pour votre héros qui n'est qu'un drôle, parlez pour les quatre-vingt-dix centimes du monde que vous connaissez (Comme ceci est honnête pour mes connaissances !) mais, de grâce, n'allez pas au-delà, etc." Et là-dessus, il va jusqu'à dire que "le personnage le plus désagréable est l'auteur lui-même, et que, chaque fois qu'il paraît en scène, on peut s'attendre à quelque chose de choquant." Eh ! mais, estimable M. Fontaine, depuis quand un auteur est-il mis personnellement en cause par les paroles que profèrent les personnages dont il étudie le caractère dans une œuvre littéraire ? Molière et Racine, en tant que citoyens, doivent-ils porter la responsabilité des faits et gestes de Tartuffe, de don Juan et de Phèdre ?—Mais, allez-vous vous écrier, ce ne sont pas là des gens qu'ils avaient l'intention de proposer pour modèles !—Non, certes, et bien que Molière ait encore peint don Juan avec des couleurs assez séduisantes, il est évident qu'il n'a pas eu l'intention de l'offrir en exemple aux honnêtes gens, pas plus que je n'ai voulu, bien que vous l'insinuez—faire de Mornac un type à proposer pour modèle. Eh ! non, pauvre Zoile, eh ! non, Mornac—il vient de l'avouer lui-même—est militaire, un peu mauvais sujet, gascon, hâbleur, tapageur, mais au fond, bon enfant. En développant ce caractère, je n'ai pas prétendu en faire un modèle, un parangon de vertu, j'ai voulu peindre un cadet de famille, un gentilhomme du 17^e siècle (Le grand siècle classique, M. Fontaine) comme il y en avait tant en Europe, et comme il en vint si souvent du reste, aux colonies à cette époque—ce dont vous pouvez vous convaincre en lisant LaFontaine, Franquet et les œuvres manuscrites et imprimées de ceux qui nous ont laissés des mémoires intimes sur la Nouvelle-France. Si vous aviez pris la peine d'étudier ces pages curieuses, qui sont les sources où va puiser l'historien, vous auriez appris, monsieur, qu'il ne venait pas seulement alors au Canada des missionnaires, des religieux et des gens d'église, mais aussi des militaires ayant les mêmes qualités et les mêmes défauts qui ont toujours caractérisé les gens de guerre.

A propos de l'accusation de légèreté que vous laissez planer sur mes livres, puisque vous proposez Walter Scott pour modèle aux romanciers canadiens, je vous mets au défi de citer dans mes écrits un épisode aussi cru que celui de la lutte entre Rebecca et le Templier, dans *Ivanhoë*, ou que le sujet qui fait l'intrigue de la *Prison d'Edimbourg*. Pourtant, les œuvres de Walter Scott—que nous croyons connaître aussi bien que vous, M. Fontaine—n'ont jamais été taxées d'immoralité par les grands critiques européens, et se lisent dans les familles anglaises les plus puritaines. Et, chacun sait si les parents sont sévères en Angleterre au sujet des lectures qu'ils permettent à leurs enfants. Ce qui met le comble à votre mauvaise foi, est que, non content de relever quelques-unes des trop nombreuses négligences de style que je reconnais bien volontiers se trouver dans mes écrits—et je vous assure que j'en compte bien plus que vous n'en avez remarquées—c'est que, dis-je, vous allez jusqu'à falsifier mon texte pour avoir l'occasion de sortir votre martinet de pédauteur maître d'école. Dans mon portrait de Jeanne de Richemont, portrait que vous vous complaisez à montrer comme aussi ridicule que ceux dus à Gauthier et à Cherbuliez—je ne me trouve pas en trop mauvaise compagnie—vous

soulignez deux fois le mot *antique* dans la même phrase. Or, en suivant le texte de l'ouvrage, avec les yeux d'un homme débile, vous liriez : "Encadré par ces boucles luxuriantes et coquilles, le galbe ovale de son visage au teint digne de la plus fraîche blonde, ressortait ainsi que la blanche figurine des camées antiques éclatant sur le fond bruni qui la fait si bien valoir. Sous le front, un peu plus haut que ne le veut la statue classique, etc." — *classique*, entendez-vous, monsieur ? et non pas *antique* comme vous me le faites répéter en soulignant le mot avec intention. Est-ce là le fait d'un écrivain qui veut être respecté ?

Après avoir montré au public quelle confiance il doit avoir en votre honnêteté de critique, voyons un peu maintenant ce que vous êtes comme écrivain. Aussi bien suis-je content de n'avoir plus à me mettre en cause, ces sortes de plaidoyers étant toujours désagréables. Nous n'allons plus nous occuper que de vous ; ce sera peut-être plus amusant pour tout le monde.

Mais, avant de chercher si vous possédez les autres qualités que doit avoir le vrai critique—celui dont le jugement est imposé à bon droit—voyons un peu par quelles transitions vous avez dû passer avant de poser en Aristarque. Nous y trouverons, je crois, matière à nous égarer un peu.

Comme beaucoup d'autres débutants, M. Fontaine a tout d'abord voulu grimper jusqu'au Parnasse et y faire la cour aux Muses dans un langage rythmique rimé et fleuri. J'ai le bonheur de posséder l'une des productions poétiques de M. J. O. Fontaine. Comme disait M. Prud'homme, ce morceau est le plus beau jour de ma vie. Cela s'appelle : *Le vieil Acadien*. J'ai trop joué en lisant cette élucubration pour ne pas tenir à faire partager mon plaisir aux dilettanti. La pièce ayant cent soixante-quatorze vers, je ne pourrai certes pas la citer en entier. Je me contenterai—et le lecteur en aura bien assez—de faire entendre les plus belles notes de cette intéressante mélodie.—Silence ! Frémissement d'inspiration, le poète prend sa lyre, et, de sa plus belle voix, entonne sa mélodie :

Les bois obéissant (?) au souffle de l'automne,
Détachant de leurs fronts leur riant couronne.
L'autan se déchaînait sur les flots écumeux,
Et des nuages noirs enveloppaient les cieux.

A ce début orageux, vous croyez, n'est-ce pas, que vous allez assister à quelque cataclysme, et déjà vous vous bouchiez les oreilles pour ne pas entendre le fracas épouvantable de l'ouragan. Ne craignez rien ; rien la voix du barde s'adoucit soudain, et il continue *pianissimo* :

Le silence régnait dans la verte Acadie.
Un homme, paraissant au déclin de la vie,
Seul, errait lentement dans ce funèbre lieu.

Vous admirez, comme moi, n'est-ce pas, l'harmonie des couleurs de ce paysage d'automne : la riant couronne des bois, la verte Acadie, et ces funèbres lieux. Mais voici venir le personnage important de la pièce. Regardez le bonhomme, et vouez-lui une admiration éternelle :

Son air mourant annonce un tourment douloureux.

Ce tourment douloureux excite singulièrement ma gaieté.

Ses membres débilités déclinent (?) la souffrance,
Mais sur son large front se lit l'intelligence.
Tantôt—des pleurs brûlants glissaient de sa paupière,
Tantôt—ses yeux lançaient des éclairs de lumière (! !)

Je recommande les éclairs de lumière aux physiiciens ; c'est une découverte toute fraîche et dont la nouveauté ne peut manquer d'exciter l'admiration des savants !

Cet auguste vieillard,

Comme sous le poids d'un souvenir horrible,
.....frémit, s'agite, et d'une voix terrible
Il profère soudain une imprécation :
Mais la religion qui régit son âme
Le calme et dans son cœur répand un doux dictame.

Dans le fond, c'est un bon vieux ! Ce brave homme qui porte la foudre dans sa tête a bien le droit d'être un peu fatigué. Aussi, s'assied-il

Où (?) jeune il déposait les restes de son père.

Qui est jeune, le fils, la pierre ou le bonhomme ? Mystère ! Mais écoutons, voici que le pauvre vieux se met à pleurer ; respect à sa douleur !

Cependant, le vieillard exhalant ses douleurs
Murmure ces accents qu'il mêle de ses pleurs.
Je les ai parcourus ces lieux de mon enfance (où, M. Fontaine)
Belle comme une fleur coula dans l'innocence. (taïné.)

Décidément, ce vieillard a été élevé dans les bons principes. Il parle très-naïvement de ses doux souvenirs d'enfance, quand il se repose sur le foyer antique, et quand avec ses bonnes gens de parents il causait :

.....des plaisirs, des rêves de bonheur,
Rêves, hélas ! déçus et que suivit l'horreur (! ! !)
Quelquefois mon ayeul d'une voix tremblotante
Racontait ses combats et sa valeur puissante.

Pardonnez à ce vieux brave, mais voilà une valeur puissamment chevillée, bien que la rime tombe en faiblesse. Mais suivons le vieux, pas l'aïeul, mais le premier vieillard, celui qui sait si bien lancer des éclairs de lumière :

J'ai vu ces lieux rians où, sous les frais gazons
Je m'amusais joyeux avec mes compagnons.

Excusez-moi, père, si j'ose m'exprimer ainsi, mais c'est un vrai jeu de taupier auquel vous vous livrez là, sous ces gazons, et c'est peut-être à cet étrange amusement que l'auteur de vos jours, M. Fontaine, aussi rejeton des vieux de la verte Acadie, a contracté cette myopie littéraire qui fait qu'il n'y voit guère plus loin que le bout de son nez. Votre manière de ramer en ce temps-là différerait aussi beaucoup de celle d'aujourd'hui :

Nous frappons l'aviron sur la vague plaintive.

Après nous avoir un instant égarés par ces

souvenirs rians, le vieil Acadien se remet à brailler :

O coupe de la vie ! Ah ! que tu fus trompeuse.
Jadis sur cette plage, une jeunesse ardente,
Espoir des jours futurs, s'accroissait florissante,
Et plus tard, répondant, cendres de ces tombeaux,
Ancêtres, répondez, par quels crimes nouveaux.

Ici, le barde, enroué par l'émotion, tousse, et nous perdons le reste de sa phrase et de sa pensée ; et puis, il reprend son étonnante improvisation :

Vous coupables, grand Dieu, pardonnez ma dévotion,
Vous fûtes des héros, toujours pleins de vaillance.

Voilà des héros qui ne cessent au moins de suer leur bravoure par tous les pores. Ce sont bien là de vrais braves à quatre poils !

La voix du trouvère s'attendant subitement encore, et l'émotion nous gagne malgré nous :

Ma mère, mon seul bien, me tenait embrassé.
Un soldat l'aperçoit, il en est offensé (! !)

Le mal-appris !

"Quitte ton fils," dit-il d'une voix menaçante !
Ma mère à ses genoux se prosterna tremblante.
Tâchant de le fléchir par ses cris douloureux,
Il répond seulement par un sourire affreux,
M'arrache.....

M'arrache me tire les larmes des yeux !

M'arrache brusquement et me jette loin d'elle.
Et déjà dans sa main son épée étincelle.
Plus prompt que l'éclair elle vole entre nous.
Pour me sauver au moins en recevant ses coups.

L'assassin, les victimes et l'épée sont tellement enchevêtrés dans cette mêlée, qu'on ne sait trop ni qui frappe ni qui est frappé.

Le féroce en hurlant : "C'est ton heure dernière,
"Mon glaive te fera rouler dans la poissière."
Il la frappe.....

La poussière, naturellement.

Il la frappe. Elle expire en murmurant adieu.

....Dès ce jour le bonheur pour moi s'évanouit,
Le vent de l'infortune et m'agite et me suit.
Mais ma mère, son corps où l'ont-ils déposé ?
Aux vautours dévorants a-t-il été laissé ?
Ou des loups affamés : peut-être aussi dans l'onde !
J'en frémis, c'en est trop ! la rage en mon cœur gronde.

Ici le bonhomme devient méchant, méchant, et montre le poing à l'Anglais.

Peuple, tigre altéré que charme la douleur (!)
Race qui fut toujours à l'honneur infidèle (!)
Puisse tout l'univers contre toi se liguier,
Et tes propres enfants entre eux se déchirer,
Se baigner dans leur sang, se ruer sur tes villes,
Porter un fer sanglant au sein de tes familles,
Anéantir enfin les populations.

Cette imprécation me rappelle celle de Camille, à cette différence près pourtant que le grand Corneille est un peu plus classique que M. J. O. Fontaine. Après avoir fait de la rébellion en parole, le vieux brave se calme subitement, et finit par parler comme un bon conservateur :

Malheureux ! le Très-Haut il pardonne l'offense.
Anglais, je vous pardonne à mon dernier soupir :
Ce n'est qu'en pardonnant qu'un chrétien doit mourir.

Ce qui étonne le plus dans cette étourdissante production, c'est l'art avec lequel le poète a pu se maintenir toujours à la même hauteur, depuis le commencement jusqu'à la fin de son poème. M. Fontaine, au nom de tous les écrivains canadiens, je vous remercie de nous avoir donné cette œuvre qui fera nos délices pendant bien des heures encore.

Après avoir essayé nos yeux voilés par les larmes de plaisir que ses vers nous ont fait verser, voyons maintenant ce que peut valoir la prose de M. J. O. Fontaine. Averti sans doute par quelque ami charitable que la poésie n'était pas le fait de sa nature, M. Fontaine s'est jeté dans la prose, manière de s'exprimer plus à la portée du commun des mortels. Je ne connais que trois opuscules de M. Fontaine : une conférence publiée dans l'Annuaire de l'Institut Canadien et intitulée : *La corvée des Fileuses* ; un *Essai sur le mauvais goût dans la littérature canadienne* ; enfin, un article sur deux de mes romans. Ajoutées aux huit ou neuf pages que forme le *Vieil Acadien*, les œuvres de M. Fontaine peuvent faire au plus quarante-cinq pages bien comptées. Or, mes quatre romans historiques ayant, réunis, près de quinze cents pages, savez-vous, M. Fontaine, qu'il y aurait une curieuse comparaison à faire entre vos ouvrages et les miens au point de vue des écarts de style, de langue et de grammaire—de grammaire surtout—qu'ils peuvent contenir ? Mais d'abord, comme ce farceur—gros gaillard qui était provoqué en duel par un personnage des plus frêles—n'aurait pas le droit de vous dire : "Halte-là ! mon ami ; savez-vous bien que pour que la partie fût égale entre nous, il me faudrait tracer sur ma poitrine un cercle dont le diamètre n'excéderait pas l'exiguïté de votre personne, et que tous vos coups qui porteraient en dehors du cercle pussent ne point compter !" Eh bien, M. Fontaine, malgré l'étrange disproportion de ce duel littéraire, croyez-vous que je n'hésiterais nullement à l'accepter ? Et pourtant je ne pose ni en juge ni en critique, moi, et mon métier n'est pas de donner des penchons aux écrivains de mon temps et de dépouriller leurs livres de la vermine grammaticale qu'ils peuvent renfermer. Je n'ai pas, comme vous, la prétention de posséder ma langue mieux que personne. Mon Dieu, non. J'écris de mon mieux des livres que je m'efforce de rendre intéressants et utiles, et dans lesquels je n'insulte ni ne calomnie personne.

Puisque vous m'y avez contraint, je m'en vais faire aussi quelque peu l'échenillage de vos plates-bandes afin de voir si je n'y rencontrerai pas quelques-uns de ces insectes malaisants que vous aimez tant trouver dans les jardins d'autrui. C'est un métier qui me répugne affreusement ; mais enfin j'en serai quitte pour me laver les mains immédiatement après, et pour ne pas recommencer de sitôt.

Je prends d'abord sur moi d'inviter les curieux à votre *veillée des Fileuses*.

Dès la seconde phrase se trouve cinq fois le mot *leur* avec force équivoque. "Un de leurs frères d'exil, un prêtre, M. Brault, vint les rejoindre plus tard et leur inspira cet esprit d'union, cet amour des vieilles coutumes et de la vie patriarcale de leurs pères, que l'on retrouve encore chez leurs descendants et qui leur conserve une physionomie distinctive jusqu'à ce jour."

La phrase qui suit n'est pas moins boiteuse : "Toutefois les traditions s'affaiblissent, les vieillards qui avaient connu les anciens bannis et dont les récits nourrissaient (pardon, M. Fontaine, c'est entretenait qu'il faudrait ici) chez leurs enfants le culte du passé...."

La phrase qui vient ensuite renferme une faute de grammaire : "Enfant de la Nouvelle-Acadie, j'ai voulu esquisser un tableau de ces mœurs naïves, j'ai voulu reproduire l'une des scènes les plus attrayantes dont j'ai été témoin" (dont j'ai été témoin).

Les deux lignes suivantes contiennent une jolie naïveté : "J'entreprendrais de décrire les paysages de la Nouvelle-Acadie, si je pouvais vous les faire voir par mes yeux." (! ! !)

Si je ne suis guère édifié de l'incorrection des phrases qui précèdent, je dois ajouter que je suis tout à fait scandalisé de l'immoralité de celle-ci : "A leurs rouets sont assises les voisines, vêtues de la jupe de droguet et du mantelet de tiritaine, et l'on voit de charmants minois de jeunes filles sous cet agreste vêtement." Or ça, critique moral qui vous complaissez tant à trouver des équivoques grivoises dans les écrits des autres, que diable votre vertueux regard va-t-il chercher sous ces agrestes vêtements de jeunes filles ?

M. Fontaine nous présente ses *fileuses* avec cette élégance de langage qui rappelle celle du grand siècle : "Voici Mélina à Charles à Charlot, Julie à Monan Bonan, Baboche à Pierre à Pierre à Pierre à Pierre à Pierre à la veuve, la Louise à Jos à Jos, Marie-Louise à David à Charlot-Claude."

Cette manière de désigner, dans le village qui vous a vu naître—vous n'accuserez pas du moins cette tournure de romantisme—peut être vraie dans la verte Acadie ; mais dans la république des lettres, où l'on aime peu l'accumulation burlesque des noms et des titres, cette manière de nommer les gens est ridicule. D'ailleurs, on ne saurait, en matière d'art, dire ou montrer tout ce qui est dans la nature. Voltaire—un classique, celui-là, et qui a bien autrement de péchés à se reprocher que le plus échelonné des romantiques.—Voltaire "expliquait drôlement à ce sujet que bien que tout fût dans la nature et lui aussi, il croirait pourtant mal-séant de montrer tout ce qui était dans la sienne." (!)

Exemple de phrases mal bâties : "Le cavalier d'Angèle à Fanfan—(M. Fontaine affectionne le style simple)—doit faire la grande demande aux parents mercredi prochain ; samedi l'on mettra les bancs à l'église, et la noce sera splendide à faire mourir ses amies (les amies de la noce) de jalousie : cent invités ; un cortège de cinquante voitures, et l'on dansera durant trois jours. Quoiqu'il fut—(faute de grammaire, maître Fontaine)—mieux, disent les commères, de penser à mettre du pain dans la huche des nouveaux mariés."

L'équivoque grammaticale est la faible de M. Fontaine. En voici encore une en passant :

"Est-ce sa faute, après tout, si les jeunes gens en délaissent tant d'autres pour papillonner autour d'elle ?"

Je cueille sur mon chemin un autre bouquet de fines fleurs et j'en aspire les subtils parfums avec un plaisir indicible :

"On passe ainsi toute la jeunesse en revue, et les vieilles filles sont impitoyables dans la critique de ces plaisirs qu'elles regrettent encore et dont l'âge les a sévères (!). Sans pitié surtout pour la moindre faiblesse est la brune Zoé, cette grande desséchée dont la levre supérieure est ornée d'une demi-moustache (?) Zoé dont des fins renards de garçons ont trouvé les charmes trop verts (! ! !) et qui a déjà vu cinquante printemps." Vous rapprochez aux romantiques de faire des portraits trop maniérés, trop louchés ; eh ! bien je vous concède, M. Fontaine, que les vôtres sont tout ce qu'il y a de plus simple. Votre vieillard dont l'air mourant annonce un tourment douloureux, et qui lance des éclairs de lumière, votre grande desséchée de Zoé qui, avec sa demi-moustache et ses charmes trop verts (elle a donc commencé à moisir ?) vient d'être servie à l'âge de cinquante ans, sont parfaitement réussis. Vous êtes un grand portraitiste, M. Fontaine !

Je ne puis résister au plaisir de citer aussi en entier un autre épisode presque aussi touchant, aussi sublime que celui du meurtre de la mère du jeune Acadien :

"Trente années se sont écoulées. Ursule n'a plus cette fraîcheur, cette beauté qu'elle avait apportées à son mari avec ses vingt printemps, mais l'infortune a gravé sur ses traits des marques douloureuses (ce sont donc alors des blessures, des plaies non cicatrisées ?) que le bonheur n'effacera pas. Un jour, pendant qu'elle erre dans la prairie sur les bords du ruisseau, elle voit s'avancer sur l'autre rive un vieillard étranger, et machinalement elle se dirige vers lui. Son oeil, d'abord distrait, se fixe bientôt sur l'inconnu ; dans cette figure vieillie, dans cette démarche rendue pesante par l'âge, il lui semble reconnaître une ressemblance fugitive avec l'ami de sa jeunesse ; elle approche encore et son cœur bat plus rapide en son sein (en son sein est